

CHEMINS VERS DAMAS, AUJOURD'HUI

Bien des gens ne sont jamais allés à Damas. Je suis l'un d'eux. Ils sauraient situer cette ville sur la carte. Mais ils n'en connaissent pas la lumière, et n'en ont jamais respiré les parfums ni goûté la saveur. Malgré les récits, les photographies, les films, Damas demeure pour eux une abstraction sur laquelle ils construisent leurs rêves changeants et sans consistance. Il n'y a pas lieu de s'en offusquer. Si nombreux sont, sur cette terre, les sites, les cités, auxquels notre imagination seule confère leurs prestiges! Même quand nous les avons vus de nos yeux de chair, ils s'estompent, se confondent, ne laissant en nous que leurs vestiges délités. Damas, pour qui ne l'a jamais vue, n'est guère moins voilée qu'aux yeux de qui l'a visitée souvent. Et de toutes façons, nos yeux à tous un jour se fermeront.

Cheminer vers Damas! Pourquoi Damas? Qu'a de plus grand, de plus beau, de plus fascinant cette ville que les plus célèbres métropoles des Empires? Qu'Athènes, qu'Alexandrie, que Pékin, que Tenochtitlan, que Nara, que Paris? Rien, en vérité. En quoi serait-elle plus mystique que Rome, que la Mecque, que Jérusalem? En rien, absolument rien. La mystique n'est pas son registre. Damas eut ses heures de gloire et de puissance, politique, économique, intellectuelle, spirituelle. Là s'établit splendide et fragile le khalifat des Ommeyyades. Là naquit Jean, Jean de Damas précisément, l'une des plus éclatantes lumières de la pensée, de la mystique et de la liturgie chrétiennes dans les premières décennies du raz de marée musulman déferlant sur tout l'Orient méditerranéen, avant qu'il recouvrit l'est, le nord-est de cette mer, puis la quasi totalité de ses rivages méridional et occidental. Entre temps, l'éclat de Damas avait pâli, mais non le souvenir de sa gloire passée. Pourtant jamais l'on ne dit de Damas ce que ne cessèrent, des millénaires durant, de psalmodier les Juifs de la captivité à Babylone, puis aussi de la dernière dispersion hors de la Terre Promise, jusque dans les lieux les plus reculés du monde humain, jusque dans le mutisme de l'horreur que le XX^e siècle leur fit subir: "*Si je t'oublie, Jérusalem, que ma langue se colle à mon palais*". (Psaume 136, 5-6) Si magnifique et fascinante ait été Damas à certaines heures de l'Histoire, elle ne reçut jamais en plein cœur le trait du Cœur de Dieu. Elle ne fut jamais le lieu de la nostalgie divine ni de l'espérance eschatologique. Aussi, devrait-on parler du chemin de Jérusalem, et non du chemin de Damas. Or, on parle du chemin de Damas C'est que sur ce chemin un événement s'est produit, qui a radicalement changé la vie d'un homme et celle de millions d'hommes et de femmes dans le monde. Cet

homme, par amour de Jérusalem et de l'honneur de Dieu, avait tourné le dos à la Cité Sainte. Il s'en éloignait pour rejoindre Damas et en ramener à Jérusalem, enchaînés, des apostats, des blasphémateurs, ayant prononcé en vain le Nom imprononçable qui se révéla à Moïse, pour toujours, sur le mont Sinaï et qui, pour toujours, établit sa demeure en Sion. Il reviendrait de Damas à Jérusalem, non pas avec des pèlerins, mais en y traînant des idolâtres sacrilèges. Damas, en soi, pour lui ne comptait pas, hormis en ceci qu'il en purgerait certains Juifs, fils dévoyés de l'Alliance, l'ayant rompue au nom d'un criminel récemment crucifié aux portes de la Cité Sainte, un certain Jésus que ces déments, ces possédés disaient ressuscité et en qui ils voyaient leur Seigneur.

Cet homme-là, Saül, revint bien à Jérusalem, mais plus tard. Et devenu tout autre. Et la dernière fois qu'il la quitta, ce ne fut pas avec des renégats enchaînés, mais étant prisonnier lui-même, accusé lui-même de sacrilège et d'apostasie. En appelant au jugement de César des accusations portées contre lui par ses frères juifs, lui, l'Hébreu, fils d'Hébreux, pharisien, fils de pharisiens, élevé aux pieds de Gamaliel, strict observant de la Sainte Loi divine, la Torah. "*Rendez à César ce qui est à César*", avait dit avant sa mort ce Jésus, cause du bouleversement radical de toute sa vie, "*et à Dieu ce qui est à Dieu*". C'est en en appelant à César que Saül, se réclamant toujours de la plus haute fidélité d'Israël à la Promesse, mais d'une fidélité ouverte sur des perspectives universelles inimaginables, c'est en en appelant à ce César trônant dans sa ville foncièrement païenne, Rome, capitale non seulement de César, mais du "*Prince de ce monde*", la Babylone de l'Apocalypse de saint Jean, que Saül va "*rendre à Dieu ce qui revient à Dieu*"!

Que s'est-il passé sur ce chemin de Jérusalem à Damas, de la Cité Sainte à la cité païenne, qui ait suscité si radical bouleversement? Une voix, une lumière, irrésistibles, ont pénétré l'âme de Saül. Elles l'ont atteint au plus intime de son sanctuaire intérieur: "*Saül, Saül, pourquoi me persécutes-tu?*" "*Qui es-tu Seigneur?*" "*Je suis Jésus que tu persécutes*". Dès lors, Saül, prophète de cette voix, flambeau de cette lumière, renversé une fois pour toutes, prophétisera Jésus, Jésus crucifié, ressuscité, "*Lumière des nations et gloire d'Israël son Peuple*".(cf. Luc 2, 32). Saül, en Jésus crucifié et ressuscité, prophétisera la révélation de l'Alliance en sa plénitude. En elle, en l'élection unique d'Israël se déploie l'élection universelle de toutes les nations de la terre. La porte du Temple où demeure le Saint de Dieu, s'ouvre toute grande désormais pour l'humanité tout entière, et non seulement pour

l'humanité tout entière, mais pour l'univers tout entier. Car *"la création tout entière gémit dans l'attente de la libération des fils de Dieu"*. (cf. Romains 8, 19-23) Le cosmos tout entier gémit encore à l'entrée de la porte du Temple où réside le Saint d'Israël et où, prémices du cosmos tout entier, entrent d'abord toutes les nations de l'espèce humaine. *"Porte étroite"*, porte très étroite que ce portail du Temple de la Sainte Sion où l'humanité et l'immensité sans limites de l'Univers ont désormais vocation à pénétrer. *"Porte étroite", "chas de l'aiguille"*, ce portail royal de l'univers en voie de divinisation est une croix, la croix sur laquelle a été cloué Jésus. *"Pour moi, dit Saül devenu Paul, que jamais je ne me glorifie, sinon dans la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, qui a fait du monde un crucifié pour moi et de moi un crucifié pour le monde"* (Galates 6, 14). D'un seul coup et pour toujours, en un endroit précis, mais non identifié, de la route vers Damas, Saül, Paul a été renversé et d'ennemi du Christ est devenu le plus éloquent, le plus apostolique peut-être des amis du Christ, le prêcheur infatigable de l'Évangile du Crucifié ressuscité. Rien ne lui a manqué pour l'en distraire, l'en détourner. Ni les fatigues, ni les méfiances, ni les faux témoignages, ni les trahisons, tant des juifs que des païens et même que des chrétiens, ni les sévices – flagellations, tentatives de meurtre – ni la faim, ni la soif, ni les naufrages, ni les supplications adressées à Dieu pour que cesse de le souffleter *"un ange de Satan"*, implanté dans sa chair, faisant corps avec son corps. Rien ne peut le détourner de sa mission d'apôtre du Christ. A propos de cet ange mauvais, dont nul ne peut rien dire, hormis ceci qu'il le supplicia et que Saül, en vain, demanda à Dieu, par trois fois, avec larmes, d'en être délivré, il ne reçut de Dieu que cette parole: *"ma grâce te suffit: car ma puissance se déploie dans la faiblesse"*. Et Saül d'ajouter: *" C'est donc de grand cœur que je me vanterai de mes faiblesses, afin que repose sur moi la puissance du Christ"*.(cf.2 Corinthiens 12, 1-10)

C'est cet homme-là, cet homme ardent, vibrant, violent, cet homme aussi capable d'une infinie tendresse, cet homme favorisé des plus hautes visions mystiques, mais étant surtout cet homme faible, cet *"avorton"* a-t-il dit de lui-même, cet homme absolument incapable de rien hormis d'appuyer sa radicale impuissance sur la puissance du Christ qui, tout au long de sa vie, depuis son renversement sur le chemin de Damas jusqu'à sa décapitation à Rome, ne cessera plus un seul instant, fût-ce en traversant peut-être – sans doute!- les abysses de la dépression et du désespoir, de miser sur le salut en Christ et de le proclamer à la face du monde. Oui, désormais, nous dit-il, nous donnant part à sa propre grâce, *"Oui,*

j'en ai l'assurance, ni mort ni vie, ni présent ni avenir, ni puissance, ni hauteur ni profondeur, ni aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté dans le Christ Jésus notre Seigneur" (Romains 8, 38-39). Ce prodigieux déploiement de la foi en Christ, de l'annonce du Christ à tous les êtres vivants, au ciel, sur terre et dans les enfers, ne connaîtra chez Saül, chez Paul, aucune éclipse, sa foi, vécue dans l'espérance – "notre salut, dit-il, est objet d'espérance, et voir ce qu'on espère ce n'est plus l'espérer".- (Romains 8, 24), sa foi, vécue donc dans l'obscurité lumineuse de l'espérance, foi absolument héroïque donc, et souvent sans aucun étai, ne faiblit jamais jusqu'à sa mort. Elle est tout entière contenue dans l'écoute de la voix, dans la contemplation de la lumière qui surgirent un jour, sur le chemin de Damas, tandis que dans son cœur il ne respirait encore que haine et fureur contre ceux qui suivaient Celui qu'il allait lui-même désormais proclamer, car Celui-là l'avait choisi comme un héraut de prédilection, "un instrument de choix pour porter mon nom devant les païens, les rois et les enfants d'Israël". (Actes 9, 15)

Le chemin de Saül vers Damas, puis de Damas, par Jérusalem, vers le monde entier, est dès lors, dans la faiblesse extrême, un chemin d'absolue certitude: "*Je sais, dit-il, en qui j'ai mis ma foi.*" Jamais sa foi en Christ, vécue certes en vision, en écoute, dans le troisième ciel où il est emporté, "*de paroles qu'il est interdit à l'homme de redire*", (cf. 2, Corinthiens 12-5), mais surtout vécue en pleine assomption de sa faiblesse extrême, et en pari sur l'espérance sans étai, ne fut par lui remise en cause. Jamais la certitude d'avoir été une fois pour toutes saisi par le Christ ne l'abandonne. Saül, Paul est l'exemple peut-être inégalé de la marche sur les eaux sans cesser de regarder Jésus qui l'appelle. Il est le signe, peut-être inégalé, de la foi en l'absolu de vie et de vérité auquel conduit le chemin, la voie du Christ. Il l'est d'autant plus puissamment, d'autant plus étonnamment que lui-même, humblement, n'a pas encore saisi le Christ! Bouleversant aveu. Consolant, encourageant aveu pour tout disciple du Christ, toujours saisi par le Christ mais incapable de saisir le Christ. (cf. Philippiens 3-12).

Exemple magnifique, grandiose. Exemple qui peut aujourd'hui faire peur, faire reculer de peur. Qui peut, dans l'âpreté de son affirmation du Christ comme unique chemin, paraître rétrécir indument le champ des possibles manifestations de la vérité. Faut-il vraiment, pour rejoindre la vérité, écouter et suivre l'appel du Christ? La révélation de la vérité ne passe-t-elle que par la révélation du visage et de la voix de Jésus? En chemin vers les

Damas symboliques où pèrègrinent les chercheurs d'absolu, seront-ils dans l'erreur ceux qui entendent une autre voix, contemplent un autre visage que les siens? Seront-ils forcément trompés par des révélations autres que la sienne? Et si, sur ces chemins, honnêtement cheminés dans l'attente d'une révélation de la vérité, certains de ces pèlerins doutent d'avoir entendu une voix véritable, d'avoir vraiment vu un vrai visage, s'ils passent du doute à la foi, reviennent de la foi au doute, et de l'une à l'autre oscillent jusqu'au terme de leur vie, est-on en droit de les en blâmer ou simplement de juger qu'ils sont gens de non engagement, qu'ils ont simplement peur de prendre un parti pour de bon et de s'y tenir? Et s'ils étaient simplement loyaux et honnêtes, tant dans leurs efforts pour croire que dans la profondeur du doute qui parfois les assaille et les submerge? N'y a-t-il pas de place pour des chemineaux de la vérité qui ne parviennent pas à se prononcer définitivement sur ce qu'est la vérité? Dans la question de Pilate à Jésus : "*Qu'est-ce que la vérité?*", a-t-on raison de ne voir qu'ironie, que scepticisme désabusé? Cette question, Pilate la pose, en saint Jean, à celui qui vient de lui dire: "*je ne suis né, je ne suis venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité.*"(Jean. 18, 27). Comment Pilate pourrait-il le croire? Comment pourrait-il contempler en ce malheureux, dont la foule exige le supplice pour blasphème contre Dieu et rébellion contre César, l'innocence resplendissante de Dieu Lui-même? Il lui faudrait, pour cela, d'un seul coup, "*accueillir le royaume de Dieu comme un enfant*", ainsi que l'a demandé cet homme quelques mois plus tôt. Il lui faudrait vivre, en un instant, un véritable baptême du cœur. C'est évidemment impossible, humainement impossible. Puisque cela n'est possible que divinement! "*A l'homme, a dit un jour celui-là, c'est impossible, mais non à Dieu, car rien n'est impossible à Dieu*". Mais pour Pilate, où donc est Dieu? Qui donc est Dieu? Au-dessus des idoles, existe-t-il un Dieu? Saül, Paul, qui n'a probablement pas connu cet échange tragique entre le Fils de l'Homme et le Procurateur romain, connaît, mieux que personne, l'abîme d'incompréhension et de rejet que ne peut pas ne pas susciter ce Jésus crucifié, ressuscité, qu'il proclame: "*scandale, [blasphème] pour les Juifs, folie pour les païens*".(1 Corinthiens 1, 23) Le chemin du Christ, de la vérité de Dieu en Jésus-Christ, tant selon Jean que selon Paul, nous fait passer par des gorges si profondes que, pour beaucoup – qui ne sont pas des menteurs ou des lâches –, la lumière de la révélation ne peut les traverser, ni même les atteindre. Ce chemin de nuit, d'une nuit souvent sans étoiles, leur paraît peut-être, sans doute, une impasse. L'impasse d'un mauvais rêve dont il importe de se réveiller, pour regarder le monde comme il est et jouir tant que nous y passons – si fugitivement – des pauvres joies qu'il offre. "Si

le Christ, - ce Christ crucifié en qui Paul a mis sa foi – si le Christ, nous dit-il, n'est pas ressuscité, nous sommes les plus malheureux des hommes. Si le Christ n'est pas ressuscité, mangeons et buvons, car demain nous mourrons". (cf. 1 Corinthiens 15, 19-32). Mais il est, parmi ces hommes qui ne croient pas à la Résurrection du Crucifié et qui tiennent pour illusoire la révélation du Christ sur le chemin de Damas, il en est, il en est même beaucoup, qui continuent à cheminer sans l'espoir d'une vie transcendant la vie d'ici-bas, des gens qui respirent l'Amour dont ils ignorent la Source éternelle et qui n'en sont pas moins des foyers de bonté éclairant et réchauffant les cœurs glacés de leurs frères. Très profond est le mystère de l'amour partagé, authentiquement vécu et partagé par ceux qui, en aimant, ne cherchent qu'à aimer et ne savent qu'aimer, ne connaissant, n'éprouvant, des trois vertus, la foi, l'espérance et la charité, que la charité.

Disant cela, j'éprouve à mes propres paroles une gêne, une insatisfaction, le sentiment qu'elles ne sonnent pas tout à fait juste. Non que je ne croie à l'existence d'hommes et de femmes ne sachant qu'aimer. Comme nous tous certainement, j'ai eu le bonheur d'en rencontrer quelques-uns, qui, en toute humilité et sans le vouloir, ont enseigné une leçon d'humanité de la plus haute élévation à des gens qui se croient des êtres à qui la grâce de la foi et de l'espérance a été faite. Cependant, sans rien enlever à ce que je viens de dire – l'expérience du seul amour sans référence à l'espérance et à la foi -, je ne puis vraiment croire que ce pur amour ne se nourrisse de foi et d'espérance. L'homme, je crois, ne peut vivre sans l'une et l'autre et, comme vivre vraiment c'est aimer, je ne puis croire que l'homme vraiment vivant ne soit un homme qui croit et espère. Sinon comment répondrait-il comme il le fait aux grandes sollicitations de l'amour? Comment ne se laisserait-il pas? Comment ne finirait-il pas par se retirer sous sa tente? Aimer sans croire à rien et sans rien espérer peut être vécu longtemps mais non toujours. L'héroïsme qu'un tel amour suppose suit un étroit sentier à l'extrême bord de la falaise du désespoir. Il risque fort d'y tomber et de s'y rompre. Dieu veuille garder de la chute mortelle qui s'aventure sur un tel sentier!

Au fond je ne crois pas en une charité sans foi ni espérance. Cela ne veut pas dire qu'elles aient toujours le visage où Paul reconnaît celui du Christ. On peut croire et espérer, sans adhérer au Christ. On peut aimer sans reconnaître en Jésus-Christ l'Amour en personne. On peut se convertir à bien d'autres formes du mystère.

Aujourd'hui, notre monde voit fleurir nombre de telles conversions, qui posent au chrétien de redoutables questions susceptibles de l'ébranler dans sa propre foi. Sans prétendre évidemment les décliner toutes, on peut, je crois, en citer quelques unes dont la présence et l'actualité nous brûlent. Ainsi, comment aborder la conversion d'un chrétien au Judaïsme? Je dis bien la conversion d'un chrétien. Je ne parle pas de l'approfondissement religieux de sa judaïté par un juif de naissance, de la découverte par ce juif de la vérité dans sa totale fidélité à la Promesse divine telle que révélée dans la Bible vétérotestamentaire et dans la tradition rabbinique et qui récuserait la messianité, a fortiori la divinité, de l'homme Jésus. Certes, ne nous le cachons pas, cette récusation de Jésus en tant que Porte du bercail de Dieu par tant de ses frères juifs est l'une des plus grandes douleurs de Paul, par ailleurs si ardent à rappeler à leur sujet que *"les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance"*. (Romains 11,29) Mais combien plus douloureux encore serait pour lui, et peut-être douloureux pour tout chrétien, l'abandon par un chrétien de la foi en Jésus-Christ dans laquelle il a été baptisé pour revenir, ou tout simplement pour entrer, par la circoncision, dans l'Alliance purement israélite! Tel chrétien qui fait un tel chemin, s'il le fait en toute loyauté, peut considérer honnêtement qu'agissant ainsi il a, lui-même, reçu un appel, un appel authentique, analogue oserais-je dire, à celui du chemin de Saül vers Damas, mais le conduisant à une conversion inverse, à une sorte de renversement de sa conversion au Christ. Un chrétien demeurant chrétien et constatant chez un frère un tel renversement peut-il récuser en celui-ci l'authenticité d'un appel divin? En a-t-il le droit? Oserait-il, sans irrespect profond du mystère de Dieu à l'œuvre en ce frère, qualifier de régression ce que ce frère vit comme un véritable retournement pour une véritable et authentique montée vers la Cité Sainte? Si douloureux soit assurément le déchirement d'un chrétien devant le retournement de ce frère, ne peut-il, en cette douleur même, écouter le Seigneur lui redire: *"mes pensées ne sont pas vos pensées"*?(cf. Isaïe 55, 6-9). N'y a-t-il pas pour lui, là même, un fécondité spirituelle à accueillir humblement?

Autre exemple, particulièrement brûlant et périlleux aujourd'hui pour notre monde, de chemins spirituels menant vers un Damas non chrétien: la formidable puissance, en expansion j'en suis persuadé, de l'Islam parmi nous. Mgr.Teissier en parlera d'une manière infiniment plus autorisée et plus suggestive que je ne saurais le faire. Et pourtant, comment un chrétien, ou simplement un homme de bonne volonté ouvert au monde spirituel, pourrait-il envisager la foi sincère de tant de croyants en une "révélation" postérieure à celle du

christianisme? Pendant près de sept siècles, rien ne parut s'opposer sérieusement à la conviction chrétienne que la révélation du Christ à Paul et aux disciples fût vraiment la révélation ultime et récapitulatrice de toutes les autres. Et voici qu'à travers Mohammed et ses successeurs une nouvelle "révélation" intervient, venue elle aussi, affirment-ils, de Dieu, récapitulant, scellant vraiment une fois pour toutes, les révélations antérieures, celle reçue par Moïse et celle advenue par Jésus, la Torah pour les juifs, l'Évangile pour les chrétiens, que les uns et les autres auraient déformées et même, dans une certaine mesure, trahies. Des "Gens du Livre" tels sont, aux yeux des musulmans, juifs et chrétiens, mais gens d'un livre prétendument tronqué qui, s'il était lu dans toute sa véracité, serait le Coran lui-même.

Je ne sais ce qu'il en est de cette conviction musulmane aux yeux d'un juif, mais, pour un chrétien, elle est, il me semble, puissamment troublante. Jésus, on le sait, est présent dans le Coran. Isa y est son nom. Isa, "*fiils de Marie*" est né d'une conception virginale. Marie, sa mère, parfois confondue avec la soeur d'Aaron est, dans le Coran, l'objet d'une vénération sans égale. Isa, son fils, est bien, non certes "*le Verbe de Dieu*", corruption chrétienne blasphématoire de son état de créature, mais **un** Verbe de Dieu, né d'un Souffle divin, angélique peut-être. On n'a guère de peine à comprendre la fascination que l'Islam peut exercer sur des peuples devenus largement "*inchrétiens*", selon le mot de Péguy, mais encore façonnés, souvent à leur insu, par l'histoire chrétienne de leurs ancêtres. Ils peuvent trouver dans l'Isa et la Maryam du Coran les figures vénérées de leur propre foi, mais apparemment purifiées de l'"Associationnisme" blasphématoire que le christianisme aurait introduit dans l'Unité divine, en osant faire participer la créature à la Transcendance absolue de Dieu. Jésus, Isa, dans le Coran, répondant à Dieu, condamne lui-même avec force ce que Saül, Paul, affirme de lui quand, dans l'Épître aux Philippiens, il rappelle que Jésus, "*de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu*". (Philippiens 2,6). S'il ne retint pas ce rang divin, c'est qu'il avait ce rang! Horrible blasphème pour l'Islam, lequel Islam peut sembler offrir à des chrétiens très peu avertis du contenu de leur foi, par sa vénération de Jésus en tant que créature, la solution "raisonnable" d'une christologie supposée insupportable à la raison. Solution christologique apparemment heureuse, en sa dissolution de la christologie orthodoxe en son cœur même: c'est-à-dire dans la dissolution du mystère central du christianisme, celui de l'Incarnation. Solution d'autant plus "heureuse" pour un chrétien rétif à ce mystère – lequel passe en effet

pour un défi radical lancé à la raison, alors qu'il ouvre la raison à sa plus haute justesse - que, dans l'Islam, nombre de penseurs, de théologiens, de mystiques tels Ibn Arabi au XIII^e siècle, voient dans le "*prophète Jésus*", non certes "*le sceau des prophètes*", lequel revient à Mohammed, mais le "*sceau de la sainteté*", qui, en quelque sorte lui donne, dans la lignée des prophètes inspirés de Dieu, une place tout à fait à part et un rang peut-être égal à celui de Mohammed, celui-ci étant, pour de tels penseurs, "*le plus grand témoin de Dieu par la langue*", mais Jésus étant "*le plus grand témoin de Dieu par le cœur*."

On sera surpris sans doute qu'en un temps où, dans les pays de la vieille Europe, l'Islam fait peur, je dis l'Islam et pas seulement la déviance violente de l'Islamisme, tandis que le christianisme ancestral semble y vieillir et paraît incapable d'endiguer le flot de ces nouveaux venus qui changent radicalement le visage du vieux continent, tandis que la culture religieuse traditionnelle de celui-ci s'y étiole au point d'y quasiment disparaître, quelqu'un ose penser que cet Islam puisse représenter pour beaucoup un chemin vers la vérité. Des agnostiques se moqueront d'un tel propos. Des chrétiens s'en offusqueront. Certains de ces chrétiens s'en offusqueront à bon droit, car nombreux sont, bien plus nombreux qu'on ne le dit en ces temps de tohu bohu, les chrétiens ardents, parmi eux tant de jeunes chrétiens, tant de "recommençants", et aussi nombre de nouveaux disciples discrètement convertis à un christianisme profond et limpide, qui peuvent aider, à leur manière nouvelle, bien des chrétiens fatigués à retrouver force et courage pour leur mission de témoins du Christ. Il n'empêche: à première vue, qui n'est sûrement pas la plus perspicace, la vieille Europe chrétienne paraît si lasse que l'on ne voit guère quel élixir pourrait lui rendre sa vigueur. C'est là, précisément, dans cette lassitude – mais lassitude à surmonter! - que peut trouver sa place une réflexion sur l'Islam, si puissamment établi désormais en Europe. Une réflexion qui ferait certes sa place à la peur que l'Islam inspire, mais qui ne s'arrêterait pas à cette peur. Une réflexion qui s'efforcerait de considérer posément la raison de la fascination que l'Islam exerce sur tant de nos contemporains. La fascination de l'Islam, en effet, serait-elle faite seulement de peur? Ne paraîtrait-elle pas à certains, à beaucoup peut-être, de nature à combler un vide? Quel vide? Celui de la solitude? Peut-être. Beaucoup de nos contemporains sont indiciblement seuls et aspirent à une vie de communauté. L'Islam peut offrir à bon nombre d'entre eux – non sans très grand danger d'embrigadement - la chaleur du groupe. Mais ce n'est pas du seul vide de la solitude qu'il s'agit ici. Il s'agit du vide de la transcendance, à laquelle il me semble que

tout être humain aspire. Il me semble que l'homme aspire à se hausser vers l'absolu qu'il porte en soi. D'où, au passage, le succès des chemins, des voies offertes par les sages orientales. Mais l'être humain aspire à l'absolu en tant que l'absolu est au-delà de toute prise, de toute emprise. L'Islam a puissamment le sens de l'absolu, le sens du Dieu transcendant toute image, le sens de l'adoration. Or, au moins est-ce ce que je pense, l'être humain, revenu des platitudes où il a momentanément cru reconnaître les lumières de la raison, aspire à l'adoration de Celui qui, infiniment, le dépasse, à une adoration qui rende hommage au Créateur et à l'Inspireur de la raison. Je crois que le sens de l'adoration, si puissant dans l'Islam, répond à un besoin fondamental de l'homme, et tout spécialement de l'homme de notre temps, qui se l'est vu trop longtemps interdire comme le signe d'un enfantillage de la raison, alors qu'au contraire, l'adoration, *"l'adoration en Esprit et vérité"* (cf. Jean 4, 23), est, je crois, le signe d'une raison sachant reconnaître que la superbe de son orgueil l'anéantit en tant que raison, tandis qu'il exalte, en tant que raison, la noblesse de son humilité, celle qui lui fait dire: *"mon âme exalte le Seigneur, exulte mon esprit en Dieu mon Sauveur, car il a jeté les yeux sur l'humilité de sa servante et désormais toutes les générations me diront bienheureuse"*. (cf. Luc 1, 46-48).

Quel étrange glissement, n'est-ce pas? J'honorais à l'instant ce que je crois être la plus haute grandeur de l'Islam – son sens de l'adoration – et me voilà citant l'évangile de la Samaritaine; je louais son sens de l'extrême humilité de la créature devant son Créateur que, je crois, l'Islam porte en soi, et me voilà citant le "Magnificat" de Marie dans l'Évangile. Oui. Et je me demande ceci: est-ce que le sens musulman de l'infinie grandeur de Dieu, son aspiration à L'adorer et à se reconnaître humble et serviteur devant Lui, ne seraient pas de nature à éveiller, à réveiller des chrétiens à tel aspect fondamental de la Révélation qu'ils ont reçue! Et si, en ce sens, l'Islam n'était pas plutôt de nature à faire entendre aux chrétiens l'appel de Dieu sur le chemin d'un nouveau Damas et à l'y faire entendre à de nouveaux Saûls? Et si, grâce à ce renouveau de leur écoute spirituelle au contact de vrais croyants de l'Islam, les chrétiens étaient conviés à puiser et à reconnaître dans la révélation du Christ évangélique, vrai Dieu et vrai homme, unique médiateur entre Dieu et les hommes, la plénitude de la vérité! Et si, au contact de l'Islam, les chrétiens étaient invités à approfondir, à approfondir sans fin, le mystère qui leur a été révélé en Jésus-Christ! Celui d'un Dieu absolument Un, mais Trine en son Unité, d'un Dieu tout autre, absolument transcendant à sa création et absolument incorporé à sa création! Si les

chrétiens étaient, grâce au sens musulman de l'adoration, invités à s'anéantir d'amour dans la contemplation de l'Amour divin que Jésus-Christ révèle! Et, en cet anéantissement vivifiant dans la contemplation de l'Amour, à se découvrir eux-mêmes participants à la divinité anéantie de Jésus-Christ – anéantie par son amour pour l'homme et pour tout le créé, en lesquels Il s'est enfoui – et à recevoir avec Lui, - parce qu'Il est notre frère - le Nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au Nom de Jésus toute langue proclame: *"Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père"*! (cf. Philippiens 2, 9-11.

Quant aux héritiers de la Première Alliance, à ces frères aînés que, désormais selon la Bible et selon la belle formule de Jean-Paul II, reprise fermement par Benoît XVI, les chrétiens sont appelés à reconnaître dans ces juifs fidèles, s'ils nous invitaient, nous chrétiens, à ne jamais nous contenter de certitudes, y compris sur Dieu, mais à sans cesse demander à Dieu de rendre compte de sa divinité et même de son existence, dans l'aventure souvent si sombre et comme désespérée de nos vies! S'ils nous aidaient à oser nous demander mutuellement, comme nous y invite le psaume: *"Où est ton Dieu?"* (Psaume 40/41,11) et, plus encore, à ne cesser d'oser Lui demander à Lui-même : *"mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?"*(cf. Psaume 21,2; Matthieu 27, 46) Si, alors que nous sommes repus de nous-mêmes et de nos superficielles certitudes ensommeillées et devenus trop las pour entendre son appel sur la route de Damas, nos frères juifs nous aidaient, précisément, à sortir de notre sommeil, à nous réveiller à la conscience de notre angoisse ontologique, à ne cesser de nouveau de nous interroger sur notre foi, accueillant, sans perdre l'espérance alors même que nous croirions l'avoir perdue, accueillant, dis-je, sans cesser d'aspirer à Dieu, l'apparente absence de Dieu? Si, comme Elie, nous nous endormions nous aussi de lassitude d'avoir trop veillé sans obtenir de réponse, et si, comme Jésus, comme celui en qui Saül, Paul, a mis sa foi pour toujours, nous disions nous aussi, chacun de nous, parfois, souvent peut-être: *"mon âme est triste à en mourir"*!.(Marc 14,34). Si nous trouvions, nous chrétiens, chez nos cadets musulmans et chez nos aînés juifs, et aussi chez les agnostiques épris de vérité et de droiture, la force et l'humble courage d'adorer ce Dieu Très Haut dont l'absence ressentie nous donne si souvent lieu de désespérer, de désespérer au cœur de l'invincible espérance! Si nous recevions de nos frères de semblables et si profondes leçons, ne serions-nous pas, nous aussi, par eux, capables de nouveau d'entendre l'appel de ce Jésus que persécutent notre orgueil et notre dogmatique sommeil? Si, réveillés ainsi par nos frères non chrétiens, nous percevions en

leurs propres paroles un écho de la Parole du Christ, à tout autre parole incomparable, mais en laquelle s'unissent toutes les semences du Verbe de Vérité!

Rien de tout ce que je suggère ici ne me semble suspect de ce "relativisme" qu'on dénonce ici et là. Car les hommes ont besoin des hommes et les différences dans leurs approches de l'absolu se rejoignent au sommet de la montagne où ils viennent adorer Celui qu'ils hèlent dans l'infini, prêtant l'oreille au subtil silence de sa réponse, si subtil silence au milieu de tant de bruit. Silence auquel, selon Péguy, aspire le Père lui-même, dans la douleur poignante de la mort de son Fils, dans l'indifférence de l'homme envers ce Fils mort d'amour pour qu'à jamais vive cet homme. Silence si douloureux du Père devant la bruyante indifférence de l'homme qu'Il songe parfois, dit Péguy, à abrégé le temps de l'homme, "*car cet homme fait vraiment beaucoup de bruit!*" Mais non! Les bras de la justice du Père sont désormais liés, pour toujours, par les bras de sa miséricorde. Et c'est son Fils qui les lui a liés. Aussi l'homme, tout homme, surtout l'homme de l'abîme, dût-il y sombrer, y rencontrera, en son fond sans fond, la frêle espérance. La frêle espérance est ainsi, en Christ, au fond du désespoir, le Damas du désespéré.

En ce Damas des profondeurs, rien qui n'invite à approfondir en soi l'écho des lettres de Paul et de la Parole de Dieu dans les Ecritures et les Evangiles. Dans cette Parole silencieuse j'entends ceci: le Dieu auquel il t'est demandé de croire, Celui qu'il t'est demandé de ne plus persécuter, est un Dieu d'amour, infiniment plus aimant que toi, un Dieu pauvre, infiniment plus pauvre que toi, un Dieu humble, infiniment plus humble que toi, un Dieu fragile, infiniment plus fragile que toi, le Dieu Tout Puissant, le Dieu Très Haut, ton Créateur, qui, en Jésus-Christ son Fils, s'est confié à toi et que tu peux briser, un Dieu qui est, si tu le veux, ta nourriture, et dont tu peux défigurer l'image, à moins que tu ne Lui permettes de te transfigurer en ce qu'Il est.

Dominique Ponnau

*Conservateur général du Patrimoine
Directeur honoraire de l'Ecole du Louvre*

*Croisière Terre entière
Octobre/novembre 2009*